

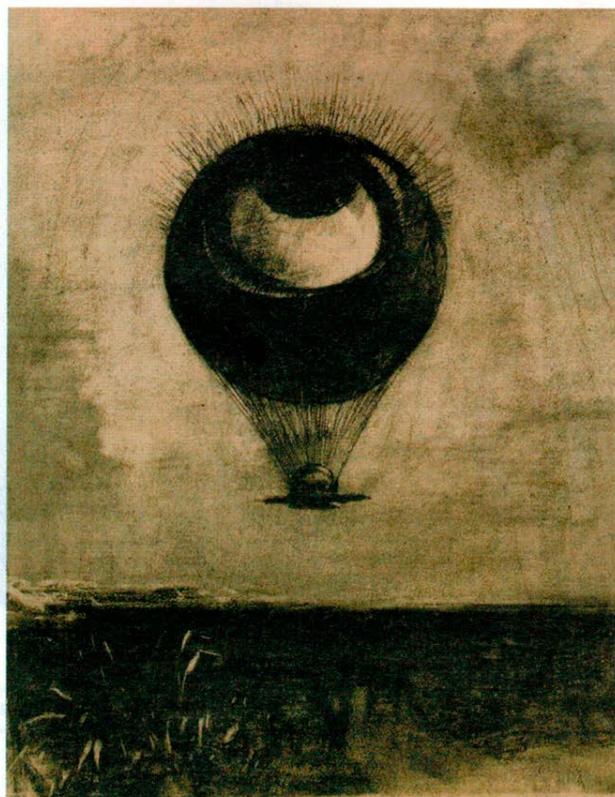
L'expérience du radeau

Nourri d'art et de littérature, c'est par le fil de « l'humain » que se tisse le catalogue des éditions L'Arachnéen. La trame d'une pensée en mouvement.

1 850 pages. Le premier livre de L'Arachnéen, les *Œuvres* de Fernand Deligny, qui rassemble la quasi-totalité des écrits et travaux de ce penseur de l'autisme en marge de l'anti-psychiatrie, n'est pas passé inaperçu. Dix années d'imprégnation. Trois pour le réaliser. « *Nous ne publions pas de manuscrits*, explique l'éditrice, *nos ouvrages sont montés de toutes pièces* ». Du temps donc. Et de l'exigence. Née en 1954, Sandra Álvarez de Toledo s'est intéressée très tôt à la photo (son mémoire en histoire de l'art portera sur Walker Evans), au cinéma, à la psychiatrie. L'image et le langage. « *J'ai beaucoup zigzagué* », résume cette ancienne danseuse professionnelle, davantage soucieuse d'évoquer les œuvres qu'elle défend que son propre parcours. « *L'édition, c'est une synthèse de tout ça, et Deligny, une sorte de précipité*. » Elle dit aussi : « *Le déplacement, le débordement créent des espaces d'inventivité*. » Illustrations.

Sandra Álvarez de Toledo, en quoi les *Œuvres* de Fernand Deligny (1913-1996) est-il un livre-manifeste pour vous ?

C'était notre premier livre (2007), nous fondions la maison avec Deligny. Un livre qui assemble des matériaux très hétérogènes, des essais, des nouvelles, un roman, des contes, mais également des cartes, des photographies, des numéros de revues en fac-similé... En donnant lieu à cette fabrique d'idées, d'images et de tentatives que fut la pensée de Fernand Deligny, nous nous sommes situés, comme lui, à la croisée des chemins. Nous montrions – ce n'était pas une stratégie, nous l'avons compris après ! – que nous étions capables de produire un objet complexe, mais clair. Et puis, surtout, ce livre a fait redécouvrir l'œuvre de Deligny, dont le souvenir s'était enlisé dans les années quatre-vingt. Le milieu de l'éducation spécialisée l'avait embaumé, les philosophes en gardaient un souvenir vague, via ce qu'en ont écrit Deleuze et Guattari à propos du rhizome, c'était à peu près tout. En publiant les *Œuvres* en un seul tome, nous tenions à ne pas distinguer les deux périodes – celle institutionnelle et celle du réseau de prise en charge d'enfants autistes, celle de l'éducateur et celle du penseur de l'autisme – et à montrer au contraire la cohérence politique et poétique de l'ensemble de la pensée, son point de vue (ou « point de voir », pour reprendre sa propre formule, qui met l'accent sur l'espace et sur le mode infinitif) qui fut toujours celui des enfants délinquants, caractériels comme on disait dans les années 1940, psychotiques ou autistes. En rappelant que Deligny s'était essayé à tous les genres littéraires et qu'il avait emprunté ici et là, sur un mode faussement bricolé, à la philosophie, à la psychanalyse, à l'ethnologie ou l'éthologie, en prenant bien soin de ne rien instituer en discipline, juste-



Odilon Redon, *L'Œil comme un ballon bizarre se dirige vers l'infini*, 1882

ment, mais qu'il avait également tracé des cartes ou fait des films, le livre a touché ceux dont nous pensions que l'œuvre de Deligny aurait dû toujours toucher. L'un des axes principaux de sa pensée vise la recherche d'un « humain commun », et dans commun, il entendait aussi « main »...

Graphomane, Fernand Deligny cherchait à donner une forme littéraire à ces « tentatives » éducatives. Diriez-vous que votre catalogue s'attache à interroger cette fonction créatrice ? Songeons à *L'Hallucination artistique* de Jean-François Chevrier, *Des films du Bengale* du cinéaste indien Ritwik Ghatak, ou encore à vos deux livres autour de la Shoah...

Oui, sans doute. Même si je ne suis pas très sûre de comprendre votre question, qui me paraît cacher dans ses plis le mot « art » ! Nous ne faisons pas des « livres d'art » mais des livres où l'art cohabite avec la pensée, si l'art est ce moment où la pensée prend une forme concrète et produit de l'émotion commune. Deligny disait que la « tentative » (en parlant de celle des Cévennes, dès 1968, avec les enfants autistes) était une œuvre d'art. C'était une manière de déplacer le sens du mot, de l'éloigner de « l'objet d'art », institué comme tel. Il l'utilisait également contre l'idéologie dont, en tant qu'écrivain et en tant que communiste, il a beaucoup souffert (et débattu, notamment avec Louis Althusser). *L'Hallucination artistique* propose cette idée – reprise à Flaubert – selon laquelle l'hallucination fait partie intégrante de la perception artistique, y compris dans le réalisme. Il y a donc là aussi un déplacement, et une interrogation inlassable sur les conditions d'apparition de l'art. Quant à Ghatak, les choses sont encore plus nettes, et son cas me permet de comprendre ce dont je voulais parler, plutôt que d'art : de poésie ! Son œuvre cinématographique est l'expression d'une tragédie historique et politique (la partition du Bengale, en 1947) par des moyens

poétiques : le travail de l'image et du son, dans ses films, est une métaphore de cette crise vécue et *pensée*. Les deux livres autour de la Shoah proposent le même *fait*, ou, comme dit Catherine Coquio, le même « acte » poétique. Son livre, *La Littérature en suspens* (la formule est d'Imre Kertész), bat en brèche les divers interdits (celui d'Adorno étant le plus célèbre) sur la poésie après Auschwitz et montre, de la manière à la fois spéculative et passionnelle qui est la sienne d'entrer dans les œuvres, que l'histoire a au contraire suscité des expériences qui ont renouvelé la littérature, et bouleversé les catégories (témoignage, fiction, essai...). *Rosa*, le roman halluciné de Thomas Harlan, en est l'illustration : il s'agit d'un acte poétique arraché au silence et au mensonge de l'histoire de l'Allemagne et de celle de l'auteur.

En somme oui, votre mot de « fonction créatrice » est bien choisi : nous croyons à la force de la littérature et de la poésie (de l'art ?) quand il s'agit de transmettre de la pensée. Nous ne choisissons pas, en tout cas, entre elles.

Votre catalogue montre une volonté forte de suivre une politique d'auteurs. Quel sens cela a-t-il pour vous ?

Plutôt que d'auteurs, je parlerais d'œuvres. Un ami éditeur, un peu ironique, dit que nous publions des livres « exhaustifs » ! Il se moque de notre côté « sommes » ! La pensée est une chose complexe, mouvante, elle revient sur elle-même, elle vit. Nous aimons montrer une pensée en construction, des repentirs, des intuitions qui se confirment ou pas. À nos yeux, ce mouvement se dit plus difficilement dans un seul texte ; une œuvre se construit, dans le temps, et en publiant plusieurs livres d'un auteur, ou un recueil, nous participons à cette élaboration, à cet assemblage, qui nous engage d'autant plus qu'il implique des images. Et puis le travail à long terme avec une œuvre procure à l'éditeur une autre vie, et il finit par en avoir plusieurs, qui résonnent les unes avec les autres. Nous proposons aux lecteurs de partager cette expérience.

Justement, quelle place accordez-vous à l'image ?

Les images font toujours de notre part l'objet d'un soin très particulier, que nous tâchons d'accorder à leur statut dans le livre, et pour l'auteur. *Cartes et lignes d'erre. Traces du réseau de Fernand Deligny* se présente sous la forme d'un bloc à dessin ; superposer les cartes comme l'étaient les calques originaux était une manière d'évoquer la manière dont ceux qui les ont tracés les consultaient (en transparence, les uns au-dessus des autres) pour apercevoir les modifications apparues dans la pratique de l'espace des enfants autistes, et une manière aussi de faire apparaître la question de l'« image par image » qui explique que Deligny s'intéressait tant au cinéma d'animation. Quant au livre sur Ghatak, nous avons mis en page les photogrammes en respectant l'esprit du travail de montage et en mettant l'accent sur le mode d'apparition très émotionnel de ses images. L'image n'est pas à nos yeux une trace mais un objet de pensée et un acte poétique.

N'est-ce pas un handicap, en librairie, de publier des ouvrages qui croisent autant de champs disciplinaires ?

De moins en moins. Avec le temps, nous espérons créer un esprit arachnéen qui parlera de lui-même.

Quand vous publiez *Le Mur de Lisa Pomnenka*, qu'est-ce qui retient votre attention ? Que le livre mette en lumière un épisode de la Shoah peu connu (le block des enfants d'Auschwitz-Birkenau) ou le statut hybride du

texte, à la fois témoignage et fiction ?

C'est Catherine Coquio qui a attiré notre attention sur ce livre, et sa publication nous donnait l'occasion de travailler une première fois ensemble (un long essai d'elle fait suite au récit) avant d'entreprendre *La Littérature en suspens*. Le texte d'Otto B. Kraus ne nous intéressait pas tellement en tant que témoignage fictionnalisé, plutôt par ce qui y est dit des enfants, et des stratagèmes déployés par les éducateurs pour les distraire de l'horreur. Dans le mur peint par Lisa, dans leurs jeux, dans les pièces de théâtre représentées devant les SS, dans le moindre objet fabriqué, dans leurs poèmes, on entend de la vie, la vie de ces petits gestes poétiques pour rien, adressés à personne, qui intègrent la mort et la repoussent un temps. Dans mon esprit il existe un lien (pas du tout élaboré) entre l'« humain commun », dont Deligny voit les traces dans le mode d'être des enfants autistes, et le phénomène de déshumanisation à l'œuvre dans les camps.

De quelle manière considérez-vous L'Arachnéen comme une maison d'édition engagée ?

Évidemment pas de la même manière que La Fabrique, Les Prairies Ordinaires, Amsterdam ou Agone, qui sont toutes des maisons que j'admire et qui sont engagées au sens où les auteurs qu'elles publient tiennent des propos de nature directement politique. Publier l'œuvre de Deligny dénote un engagement du même ordre, puisqu'elle remet en cause des mécanismes de pensée et de vie institués par les systèmes politiques occidentaux. Mais – et c'est là l'une des choses qui m'intéressent – il n'a pas, au contraire de Michel Foucault par exemple, mené de critique frontale du pouvoir psychiatrique. Il est passé par ailleurs : il a inventé des situations, créé des milieux (au sens éthologique), aménagé des circonstances et imaginé des formes ; les cartes, par exemple, furent une formidable machine à évacuer l'interprétation (cet agent radical d'appauvrissement intellectuel !), à produire du tâtonnement, de la perplexité, à faire s'interroger ceux qui les traçaient (ces éducateurs qui n'en étaient pas, et qui accompagnaient les enfants) sur eux-mêmes, sur cet humain commun dont on parlait plus tôt. En ce sens oui, L'Arachnéen est engagé : il tente de « passer par ailleurs », de naviguer sur son erre, en faisant des livres qu'on ne trouve pas immédiatement en librairie. Deligny écrit qu'un « radeau n'est pas une barricade et qu'il faut de tout pour qu'un monde se refasse ». Nous avons plutôt adopté le mode radeau. Pour le dire encore autrement et ouvrir une autre brèche : Deligny, Chevrier, Ghatak, Coquio, tous entretiennent une relation intéressée mais méfiante à la théorie ...

Avez-vous le sentiment de construire un catalogue qui ressemble aux envies de vos débuts ?

Nous ne savions pas ce que nous faisons et nous ne le savons toujours pas. Dans les temps qui viennent nous publierons sans doute de nouveaux auteurs, de nouveaux artistes, des livres moins exhaustifs ou plus encore... Mais quoique nous fassions, nous croyons qu'une organisation continuera d'apparaître d'elle-même, une sorte d'image dans le tapis.

Propos recueillis par Philippe Savary

CARTE D'IDENTITÉ

L'Arachnéen
109-111, rue des Dames
75017 Paris

Création en 2007
16 titres au catalogue
2 à 3 titres par an
Tirage moyen : 1200 ex
Meilleure vente : *Œuvres*
de Fernand Deligny (3000 ex)
Diff.-distri. : Harmonia
Mundi / Volumen